

## Présentation du livre de Catherine Millot, *La vie parfaite*<sup>1</sup>

J'ai lu *La vie parfaite*, d'un trait, avec le même plaisir qu'un roman, où l'on rencontre des personnages complexes, passionnants, soutenus par une écriture, une belle écriture, où s'entend la voix des personnages à qui Catherine Millot donne la parole, mais aussi la sienne, d'une généreuse et poétique liberté. Son livre et sa culture nous font aussi rencontrer une multitude d'autres personnages : Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, Fénelon, Spinoza, Bataille, Blanchot, Trotski, Bossuet, Mme de Maintenon, bien d'autres encore, célèbres ou moins connus, sans oublier Rilke, qui, je crois, accompagne Catherine Millot depuis aussi longtemps qu'il m'accompagne.

De Simone Weil, Catherine Millot en a parlé lors du colloque « D'une femme à l'Autre » en novembre 2003<sup>2</sup>. Simone Weil m'avait paru mériter le titre de citoyenne du monde, d'avoir entre autres choses élevé la condition ouvrière à la dignité de la condition humaine. Etty Hillesum, si émouvante, c'est dans *La vie parfaite* que je l'ai découverte. Mais je partage l'enthousiasme de l'auteur pour Mme Guyon qui est aussi ma préférée parmi ces trois femmes « à l'esprit tourné vers le réel ». Et bien sûr je suis à nouveau tombée sous le charme de l'oxymore dont elle sait si bien faire usage. Je n'insisterai pas sur ce point aujourd'hui. Lors de sa présentation en 2003, j'en avais fait le personnage principal du livre de Jacques Le Brun *Le pur amour de Platon à Lacan*<sup>3</sup> et essayé de montrer l'intérêt de cette figure de rhétorique pour la psychanalyse<sup>4</sup>. À sa rigoureuse façon d'historien, il nous avait déjà fait faire la connaissance de Jeanne Guyon. Catherine Millot vient compléter notre approche de cette grande dame en faisant le portrait de la petite fille, de la jeune fille et de la femme qu'elle fut. Elle souligne à juste titre « son naturel sans ambages, son style étincelant qui coule de source » et sa façon de « prendre le large<sup>5</sup> ».

L'auteur montre comment à partir d'une petite enfance difficile en passant par le malheur d'un mauvais mariage, cette jeune femme belle, séduisante et incroyablement aimante de la vie, va s'engager sur le chemin de la religion et devenir mystique. Le cheminement vers la « vie parfaite » sera long

---

<sup>1</sup> Catherine Millot, *La vie parfaite, Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum*, Paris, Gallimard, L'infini, 2006.

<sup>2</sup> Ce colloque a été organisé par Réciproques, le Garefp, l'Association Marocaine de psychothérapie et la revue *Dérades*. Cf. *Revue internationale, la clinique lacanienne*, « D'une femme à l'Autre », Ramonville Saint-Agne, Érès, 2005, pp. 25 et 39.

<sup>3</sup> Jacques Le Brun, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil 2002.

<sup>4</sup> Cf. *Carnets* n° 44, mars-avril 2003.

<sup>5</sup> Catherine Millot, *La vie parfaite, Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum*, op. cit. p. 11.

et éprouvant mais Mme Guyon « arriva à bon port, au havre de la paix-Dieu qu'elle ne quitta plus jamais<sup>6</sup> ». Dans la pratique de l'oraison, dirigée par ses confesseurs et orientée par ses rencontres avec différentes personnes de « grand intérieur », elle passera de la prière vocale au silence devant Dieu. Elle prend alors conscience qu'elle voulait avoir par l'effort ce qu'elle ne pouvait acquérir qu'en cessant tout effort, qu'elle cherchait au dehors ce qu'elle avait à l'intérieur. Ce cheminement l'amènera à l'abolition de toute pensée, donc à l'être, à l'élargissement de l'être.

Des « longues disciplines » qu'elle se donne avec pointes, orties et cailloux pour parvenir à la mortification des sens, Catherine Millot dit, en s'appuyant sur Lacan, que ce n'est pas là du masochisme, mais une transgression du principe de plaisir. Que penser de ce forçage évoqué à la page 33 ? Ce forçage, d'ailleurs, concerne aussi Simone Weil qui s'affame, s'exténue dans les usines ou les vignobles et — mais dans une moindre mesure — Etty Hillesum, car, pour elle, me semble-t-il, la terrible réalité extérieure y a été pour beaucoup plus que la nécessité intérieure. Revenir par ascèse sur les temps premiers de la subjectivation passe certainement par un retour, « à rebours », de l'expérience d'*Hilflosigkeit*, qui est assurément douloureuse, mais à quelle nécessité intérieure renvoie cette extrême mortification du corps, des sens ? En lisant certains passages du livre qui touche au clivage m'est revenu ce que Ferenczi écrit le 10 janvier 1932 dans son *Journal clinique* à propos d'un cas de grave traumatisme réel et toutes proportions gardées, bien sûr, j'y vois des traits communs :

[...] le déplaisir bascule en sensation maniaque de plaisir, comme si le patient avait réussi à se soustraire complètement aux sensations pénibles comme telles. [...] (Dans la mesure où le motif de l'agression était chez l'agresseur le sadisme, la vengeance contre le sadique est effectivement obtenue par l'apparition de l'insensibilité : il ne peut plus infliger de souffrance au corps mort, insensible et il doit ressentir son impuissance.). [...] il est imprudent de s'organiser en fonction de ce qui est normal et supportable dans le monde environnant ; il vaut mieux se fier à ses propres forces primaires, dont il résulte qu'à partir de maintenant, même après des blessures peu importantes (de nature corporelle ou psychique), on ne réagit plus par des mesures alloplastiques du système nerveux et du psychisme, mais de nouveau par la transformation hystérique, autoplastique (formation de symptômes). [...] Le moment de l'abandon total de la maîtrise extérieure (alloplastique) et de l'instauration de l'adaptation interne (au cours de laquelle devient concevable de se réconcilier même avec la destruction du Moi, c'est-à-dire avec la mort, en tant que forme d'adaptation), sera éprouvé intérieurement comme une délivrance (?), une libération. Probablement, ce moment signifie-t-il pour l'être humain l'abandon de l'auto-conservation pour trouver place dans un état d'équilibre supérieur, peut-être universel<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 253.

<sup>7</sup> Sandor Ferenczi, *Journal Clinique*, Paris, Payot, 1985, pp. 50-51.

Ne trouve-t-on pas là des échos surprenants avec certaines phrases de nos trois « amies » ?

Le deuxième point que je voudrais soumettre à la discussion est la question de l'écriture. Il me semble en effet que l'écriture, d'être l'un des points communs entre ces trois femmes, est aussi l'un des personnages principaux de *La vie parfaite*. Et d'ailleurs, comment aurions-nous su quoi que ce soit sur leurs expériences intérieures si elles ne nous avaient pas laissé tant d'écrits ? Il y a, n'est-ce pas, une relation entre cette expérience de dépossession du moi, de mort à soi-même, de passivité et cette nécessité à écrire. Mme Guyon commence son « voyage de retour à la maison » par oraison orale, les prières vocales, puis sur les conseils de Mme de Charost fait place au silence, qui devient peu à peu aussi dense et cristallin que celui du désert, à l'abolition des pensées et « à la destruction qui doit s'accomplir au-delà même de la putréfaction, comme s'il s'agissait de s'effacer entièrement du texte du monde » et « se glisse dans le creux que l'image laisse vide et au-delà encore, dans le rien de sa propre soustraction à l'être, au cœur de cette omission fondamentale de soi-même qui est peut-être la place du sujet », « du sujet à l'état pur, un sujet sans ego, acéphale<sup>8</sup> ». Acéphale, ça évoque la pulsion. Serait-ce alors cette main acéphale qui tiendrait sa plume trempée dans l'encrier de la pulsion pure ? Ne serait-elle qu'un scribe, au neutre, de la dictée de Dieu, du Verbe, de l'inconscient libéré de toutes les barrières du refoulement ? Ou pour poser la question autrement, la voix passée par le vide trouverait-elle abri et déploiement dans l'écrit ? Quelle relation peut-on faire entre la nécessité de transmettre qui semble avoir été la sienne, entre ses écrits apostoliques donc, et son « introduction à la vie parfaite » qui venait juste de se produire ?

D'autre part, il me semble que chez Simone Weil le statut de l'écriture soit un peu différent. Est-ce en raison de sa formation de philosophe et de ses activités politiques et syndicales, en raison de l'époque quand-même bien éloignée de celle de Mme Guyon ou encore en raison de sa position plus « sacrificielle », plus « antigonesque » ? Les témoignages évoqués font d'une part état du caractère monotone, monocorde de la voix de Simone, d'autre part du fait qu'en somme elle pratiquait la prière vocale et que c'est même au cœur d'une de ces « récitations » qu'elle fut touchée par Dieu.

Quant au journal et aux lettres d'Etty, il m'a semblé qu'ils faisaient entendre la voix claire, joyeuse et gourmande d'une jeune femme prise dans l'horreur du monde et qu'elle s'accrochait à cette voix pour y survivre comme sujet humain. « Je dois m'efforcer de ne pas perdre contact avec ce cahier, c'est-à-dire avec moi-même, sinon j'aurai des problèmes. Je cours encore à chaque

---

<sup>8</sup> Catherine Millot, *La vie parfaite, Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum op. cit.*, p. 55.

instant le risque de me perdre et de m'égarer [...]»<sup>9</sup> » écrit-elle le 22 mars 1941. En tout cas il est certain qu'elle voulait transmettre : « Un jour, si je survivis à tout cela, j'écrirai sur cette époque de petites histoires qui seront comme de délicates touches de pinceau sur un grand fond de silence qui signifiera Dieu, la Vie, la Mort, la Souffrance et l'Éternité<sup>10</sup>. » « Il faudra bien tout de même quelques survivants pour se faire un jour les chroniqueurs de cette époque. J'aimerais être, modestement, l'un d'entre eux<sup>11</sup>. » (10 juillet 1942.)

Bien des passages de son livre *Abîmes ordinaires* où elle évoque, entre autres choses, ses expériences de *Gelassenheit*<sup>12</sup> font penser que, dans cette proximité, Catherine Millot est particulièrement bien placée pour nous éclairer sur cette question de l'écriture<sup>13</sup>.

Pour conclure cette petite introduction et remercier Catherine Millot de sa présence parmi nous, je laisserai la parole à Rilke. C'est une strophe d'un Sonnet à Orphée, le douzième, celui qui commence par « Veuille la métamorphose [...] » : « Celui qui s'épanche comme source, la connaissance le reconnaîtra ; et le mène dans le ravissement à traverser la sereine créature, qui souvent finit par le commencement et commence par la fin. »

---

<sup>9</sup> Etty Hillesum, *Une vie bouleversée, suivi de Lettres de Westerbork*, Paris, Seuil, Points, 1985, p. 27.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 167.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 168.

<sup>12</sup> Catherine Millot, *Abîmes ordinaires*, Gallimard, Paris 2001, p. 11 à 22.

<sup>13</sup> Lors de la discussion qui a suivi Catherine Millot a dit qu'écrire avait un rapport essentiel avec le silence, avec la suspension du discours intérieur.